

REGARD D'ACTEUR

« L'énergie dépensée a un impact direct »

INTERVIEW DE BENOÎT PASCAL PAR STÉPHANE GASTON

Être professeur de technologie en collège, c'est être le premier maillon de la voie technologique. Benoît Pascal nous parle de sa première expérience au collège Boris-Vian dans le 17^e arrondissement de Paris.

Stéphane Gaston : Qu'est-ce qui vous a conduit à être professeur de technologie en collège ?

Benoît Pascal : En terminale S-SI, je me suis aperçu que j'aimais bien les sciences, que c'est ce que je préférais. Puis j'ai fait un DUT Génie mécanique et productique spécialité automobile à Orléans. J'ai ensuite intégré les Arts et métiers, en alternance, car je n'étais pas sûr de mon orientation en école d'ingénieurs. Pendant ma scolarité, j'ai regretté de ne plus pouvoir être animateur de colonie, même pendant mes congés. Être au contact des enfants me manquait. Du coup, bac + 5 en poche, je me suis orienté vers les concours de recrutement de l'Éducation nationale. J'ai opté pour professeur de technologie en collège à cause du nombre de postes offerts au concours. Désirant conserver un certain niveau d'exigence intellectuelle, j'ai gardé le contact avec les Arts et métiers, où je donne quelques heures de cours. C'est cet équilibre que je cherchais.

S. G. : Comment s'est passée votre intégration dans l'établissement ?

B. P. : Dès mon arrivée, je me suis bien entendu avec mon tuteur. Nous avons des parcours similaires et des centres d'intérêt communs, moi ayant été animateur et lui directeur de colonie. Et nous voyons les sciences de la même façon : pour nous, ce n'est pas forcément la connaissance le plus important, mais la façon dont l'élève l'acquiert. Nous aimons valoriser l'élève.

Nous avons mutualisé nos cours en les partageant sur Google Docs pour pouvoir les faire évoluer. Nous faisons aussi régulièrement des feed-back sur nos classes communes, que ce soit sur les cours, la progression ou la conduite de classe.

Globalement, je me suis senti soutenu au quotidien, par ma principale adjointe comme par mon tuteur. Avec lui, j'ai des retours sur mon travail, et avec ma proviseuse sur ma vie dans l'établissement et le rayonnement de ma matière.

mots-clés

EIST, collège, prébac

S. G. : Quelles principales difficultés avez-vous rencontrées avec vos premiers élèves ?

B. P. : Comme pour tout professeur de collège, ma principale difficulté a été la discipline à mettre en place. En IUFM, on pense beaucoup à la conception des séances, alors que l'essentiel de notre métier consiste à éduquer les élèves, à leur apprendre à travailler en groupe, à parler moins fort... Tout cela, malheureusement, on ne nous l'enseigne pas.

Au début de l'année, j'avais un élève qui mettait le bazar dans tous les cours, mais, en fin d'année, c'est lui qui me régulait la classe en demandant aux autres de se taire, en indiquant ce que chacun devait faire... C'est l'un de mes plaisirs de cette année.

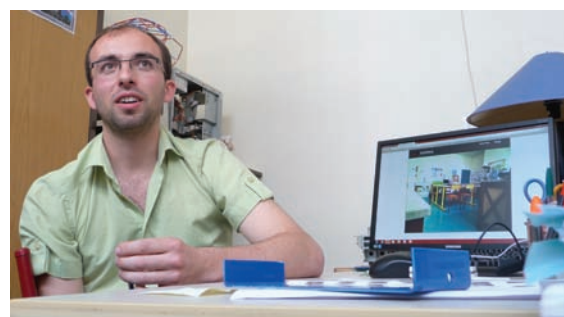
S. G. : Avec quel état d'esprit les élèves viennent-ils à vos cours ?

B. P. : Je dirai qu'un quart des élèves de la classe sont motivés, ceux qui se sont inscrits au club robot que j'ai monté cette année, la moitié peuvent être influencés, et un quart sont démotivés. C'est la particularité du collège, les élèves sont motivés à certaines périodes et pas à d'autres, il y a une rotation...

Comme ma matière ne revêt pas une grande importance aux yeux des parents comme des élèves, il faut que je la rende attrayante, tout en étant sérieux et crédible. Cet équilibre est en permanence remis en cause, d'une classe à l'autre, d'une période à l'autre. Cet aspect de mon métier, je l'ai vraiment découvert en exerçant.

S. G. : Pouvez-vous nous en dire plus sur votre club robot ?

B. P. : J'ai toujours voulu participer à un club robot lorsque j'étais collégien, j'ai donc concrétisé mes envies. Si les élèves, volontaires de quatrième et troisième, étaient très investis, le démarrage fut difficile, car ils voyaient un peu le club comme une récréation. Nous avons donc accumulé du retard, mais, l'échéance du concours [*Eurobot Junior*], approchant, la principale nous a autorisés à travailler trois jours pendant les vacances, de 9h00 à 17h00. Nous mangions ensemble, puis nous faisons un basket. Du coup, le jour du concours, les membres du club étaient très contents d'être là. C'était l'aboutissement d'un travail pour eux, d'un processus pédagogique pour moi. Les élèves se souviennent de la technologie lorsqu'ils conçoivent un objet par eux-



mêmes. Et ils ont été reçus par la principale, ce qui était très important à leurs yeux.

Je crois qu'il faut proposer des activités qui nous plaisent à nous enseignants, car, si on est heureux, la plupart des élèves le seront aussi et prendront du plaisir.

S. G. : Quelles sont vos principales découvertes au cours de cette année ?

B. P. : J'ai découvert que les élèves sont en plein « âge bête ». Ils manquent de curiosité naturelle, ce qui pour moi est une condition nécessaire à la découverte de la technologie. Ils ne se posent pas beaucoup de questions. Ce qui m'amène à dire que l'énergie dépensée par le professeur a un impact direct sur les élèves. Notre rôle est d'accompagner l'élève, et il le perçoit. Lorsque j'aide un élève sur un besoin personnel, l'effet est quasi immédiat. Notre engagement, la confiance que nous leur accordons sont extrêmement importants. Il faut aussi ne pas oublier de leur dire que ce qu'ils font est bien lorsque c'est le cas. Je construis mes cours avec pour objectif que les élèves aient compris des choses, pour cela je mets en place une situation déclenchante, puis des expériences pour les éveiller, les rendre dépendants de la suite en quelque sorte, et, une fois le terrain préparé, j'expose la synthèse.

J'ai aussi découvert que la correction est plus importante que l'exercice lui-même. D'un contrôle où la moyenne de la classe était de 4, j'ai gardé six copies qui contenaient, à elles six, toutes les bonnes réponses, mais aussi des mauvaises, j'ai effacé les noms, mes annotations et je les ai distribuées pour qu'ils refassent le contrôle. La moyenne est alors passée à 15, mais surtout ils m'ont dit : « Monsieur, c'est génial, on a compris pourquoi on a fait des erreurs. » Je pense que j'ai réussi à rendre utile une correction.

Enfin, j'ai découvert que je venais travailler tous les jours sans avoir l'impression d'aller travailler.

S. G. : Quelle est votre démarche pour l'orientation ?

B. P. : C'est un domaine cruellement absent de la formation postconcours : par exemple, je ne connaissais

pas l'existence de prépas pro ! Je constate qu'en fin de quatrième certains élèves en ont assez de l'école, n'ont pas la capacité de rester assis à écouter ; or, peu de débouchés s'offrent à eux. Pour les autres, les profs principaux m'envoient les élèves qui souhaitent s'orienter en STI2D. Du coup, j'ai présenté à tous mes élèves de troisième ce qu'étaient la STI2D et la S-SI. Je m'appuie aussi beaucoup sur les fiches de l'Onisep pour les exemples de métiers. Notre avis est important au sein du conseil de classe, ici on nous donne facilement la parole.

S. G. : Comment voyez-vous l'évolution de votre métier ?

B. P. : Je trouve que nous avons de la chance que notre métier évolue presque tous les ans par les référentiels. Les technologies évoluent, donc il faut régulièrement se remettre en cause. C'est même la force de notre discipline. Mais je ne me vois pas professeur de technologie en collège toute ma vie : les enfants sont tout de même très fatigants. Je vois plus la technologie conjointement avec l'enseignement des sciences comme en EIST (l'enseignement intégré de sciences et technologie). J'aimerais bien dispenser mes cours en anglais avec les élèves. Si mon accent n'est pas extraordinaire, les élèves n'en seront que plus décomplexés. En tout cas, pour moi, les pistes restent ouvertes. ■

En ligne

La page du club robot de Boris-Vian :

www.ac-paris.fr/serail/jcms/s2_619134/club-robot

Une vidéo de l'équipe du club en action au concours Eurobot Junior :

www.youtube.com/watch?v=Mtgx8mPiKU8

Retrouvez tous les liens sur <http://eduscol.education.fr/sti/revue-technologie>